

Abdouramane Harouna

Issoufou Mahamadou “Zaki”



Les boutures de manioc

Préface de Kané Souleymane

KARTHALA - Éditions du Mont Bagazane

En avril 2011, Issoufou Mahamadou, alors président du Parti nigérien pour la démocratie et le socialisme (PNDS Tarayya) et chef de file de l'opposition politique, accédait à la magistrature suprême de son pays à l'issue d'élections effectuées dans des conditions de transparence, unanimement saluées par les observateurs nationaux et la communauté internationale. Cette victoire consacrait le long combat d'un homme entièrement dévoué à son peuple et cristallisait les attentes suscitées par un ambitieux programme politique. Ce fut comme un souffle nouveau qui balaya les années difficiles vécues par les populations nigériennes.

La biographie que nous livre Abdouramane Harouna nous permet d'accéder à une meilleure connaissance du président Issoufou. Le lecteur découvrira d'abord le milieu familial qui l'a vu naître et grandir : ses parents, son enfance, son exceptionnel cursus scolaire et universitaire, sa carrière professionnelle. L'auteur nous rappelle ensuite son passé militant au sein de l'Union des scolaires nigériens (USNI), la création et la gouvernance de son parti, le PNDS Tarayya, ainsi que les vingt années d'une opposition politique des plus éprouvantes. Les trois derniers chapitres du livre reviennent sur son accession à la présidence de la République, en rappelant son opposition intransigeante à la tentative de Mamadou Tandja de briguer un troisième mandat en violation de la Constitution. Un bilan des réalisations des années 2011-2014 est également proposé, avec des pistes ouvertes pour le futur.

Pour la rédaction de cet ouvrage, Abdouramane Harouna a entrepris un long périple qui l'a conduit dans les profondeurs du Niger. Il y a recueilli de nombreux témoignages auprès de ceux qui ont été les témoins du parcours du président Issoufou. Surnommé « Zaki » ou le « Lion de Dandadji » pour les nombreuses qualités que même ses adversaires lui reconnaissent, Issoufou Mahamadou offre l'assurance d'une gouvernance porteuse d'avenir pour le Niger. A l'heure où ce pays du Sahel connaît un environnement difficile, le président Issoufou a démontré par ses paroles et ses actes, tant à Niamey qu'au sein de l'Union africaine et de l'ONU, ses capacités d'homme d'État et son souci d'une Afrique démocratique.



Ancien membre de l'Union des scolaires nigériens qu'il a représentée à la Conférence nationale souveraine de 1991. Abdouramane Harouna garde un œil avisé sur la scène politique de son pays. Directeur-fondateur des éditions du Mont Bagazane, il est l'auteur de plusieurs ouvrages de littérature générale. Avec cette biographie, il signe son entrée dans la dimension politique de l'écriture.

Issoufou Mahamadou « Zaki »

Les boutures de manioc

Couverture : Photo © AFP/Miguel Medina

www.karthala.com

Les Éditions Karthala - ISBN : 978-2-8111-1514-2

(Première édition papier : © Les Éditions du Mont Bagazane, 2015)

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Abdouramane HAROUNA

Issoufou Mahamadou « Zaki »

Les boutures de manioc

Préface de Kané Souleymane

Les Éditions Karthala
22 - 24 Boulevard Arago
75013 - Paris

Les Éditions du Mont Bagazane
Rue de la Radio (Dar-es-Salam)
Boîte Postale : 2040 Niamey

DU MÊME AUTEUR

Le mal d'aimer, éditions GTI, 2001, Ouagadougou

Les bruits du silence, Éditions du Mont Bagazane, 2008, Niamey

DÉDICACE

À tous les démocrates sincères, pour que l'amour de la patrie continue prioritairement à guider leurs choix ;

À la jeunesse nigérienne, afin qu'elle se convainque davantage de la possibilité d'un Niger meilleur ;

À mes enfants Nana Zouleyhatou Ibtissem, Zeïnab Amana Divine, Harouna et Nana Hadiza pour qu'ils se souviennent que la probité, le courage, la persévérance dans l'effort et la souffrance constituent les tremplins essentiels de toute réussite.

REMERCIEMENTS

Nos sincères remerciements à tous ceux qui, très nombreux, nous ont apporté, de façon directe ou indirecte, une aide précieuse dans la réalisation de ce livre. Nous exprimons notre profonde gratitude aux vrais amis du président Issoufou Mahamadou – nul doute qu'ils se reconnaîtront – eux qui n'ont ménagé aucun effort pour nous aider dans ce projet.

Notre franche reconnaissance à feu Désiré Batieno, Hector Adams, de son nom de plume, lui qui a su trouver, dans les pénibles moments de doutes, les mots justes pour nous encourager à poursuivre notre œuvre.

PRÉFACE

En avril 2011, Issoufou Mahamadou, alors président du Parti nigérien pour la démocratie et le socialisme (PNDS Tarayya) et, par ailleurs, chef de file de l'opposition politique du Niger, accédait à la magistrature suprême de son pays à l'issue d'élections saines effectuées dans des conditions de quiétude et de transparence unanimement saluées par les observateurs nationaux et la communauté internationale. Cette grande victoire non seulement consacrait le long combat d'un homme entièrement dévoué à son peuple, mais aussi et surtout cristallisait toutes les légitimes attentes suscitées par son ambitieux programme politique. Pour tous ceux qui le connaissaient véritablement, cette victoire était clairement celle d'un combat dans la foi, l'humilité, le courage, la patience et la persévérance. C'était comme une lumière dans l'obscurité, un souffle nouveau destiné à balayer définitivement les années difficiles imposées à nos populations nigériennes déjà drastiquement éprouvées par la nature.

Alors, lorsque j'ai appris qu'une biographie allait lui être consacrée, je dois bien avouer que j'étais littéralement aux anges. « Il le mérite amplement ! », avais-je simplement commenté. Et aujourd'hui, je suis heureux d'être associé, à travers cette modeste préface, à ce projet qui éclairera, sans nul doute, le lecteur en général et, spécifiquement, les camarades, sur la personnalité, finalement très peu connue, de cet homme politique qui, quoi qu'il arrive, aura profondément marqué l'histoire politique de son pays. Et je suis d'autant plus honoré, qu'avec quelques autres compagnons de lutte, je connais et côtoie Issoufou depuis de très longues années. Il est manifeste que bien des camarades de notre parti, par ailleurs compagnons de la première heure du président Issoufou Mahamadou – je me garderai bien de les citer nommément, tant ils sont nombreux et de mérite égal – auraient pu signer, avec le même bonheur mais aussi et surtout avec une meilleure verve que la mienne, la préface de cet ouvrage biographique qui est, par certains côtés, révélateur de notre histoire à nous tous. Les témoignages édifiants de ces camarades, que l'auteur a fait le choix de rapporter textuellement, me fondent à le penser. Je sais que beaucoup d'entre

eux se retrouveront, avec un réel plaisir et, peut-être, avec une nostalgie certaine, entre les lignes de cette œuvre servie dans un style agréable caractérisé par une maîtrise irréprochable de la langue.

L'auteur du présent ouvrage, Monsieur Abdouramane Harouna, que j'ai eu le bonheur de rencontrer dès 2010, à la naissance même de son projet de biographie, aura été admirable de courage et d'opiniâtreté face aux pesanteurs et aux obstacles les plus inattendus érigés sur son chemin. Son fervent attachement à la personne d'Issoufou Mahamadou et aux idéaux qu'incarne celui-ci ont été déterminants dans cette persévérance. Il faut dire que, délégué à la Conférence nationale souveraine de juillet 1991 au titre de l'USN¹ où il a côtoyé, pour la première fois, le secrétaire général du PNDS Tarayya, il aura suffisamment suivi le parcours de celui-ci pour se prévaloir, légitimement, d'être un témoin privilégié. Et cette admiration manifeste qu'il témoigne à Dan Illéla n'a, en rien, altéré l'objectivité de sa plume.

En effet, son ouvrage, *Issoufou Mahamadou « Zaki », les boutures de manioc*, est, avant tout, l'œuvre extrêmement documentée d'un chercheur qui a su garder sa liberté de ton ainsi que la rigueur scientifique nécessaires à une analyse lucide, pour nous faire découvrir le destin exceptionnel d'un enfant du terroir que rien, pourtant, ne semblait prédestiner à occuper les plus hautes fonctions de son pays. Cette œuvre de questionnement et de recherche apporte forcément un éclairage nouveau sur la vie d'Issoufou Mahamadou, éclairage qui, j'en suis persuadé, surprendra agréablement bien des lecteurs.

Ainsi, dans la première partie du livre, intitulée « *L'homme* » qui comporte quatre chapitres, le lecteur découvre, dans un ancrage socio-culturel réaliste, en permanence soucieux du moindre détail, l'environnement qui a vu naître et grandir Issoufou, ce petit enfant de l'Adar profond : ses parents, sa famille, son enfance, son exceptionnel cursus scolaire et universitaire et, enfin, sa carrière professionnelle. La deuxième partie – *L'engagement* – rappelle, à travers trois chapitres, son passé militant au sein de l'USN ainsi que la création et la gouvernance de son parti, le PNDS Tarayya. Quant à la troisième partie, – *L'accès à la présidence de la République* – élaborée en trois chapitres, elle fait succinctement la synthèse du *Tazarce*, cet épisode controversé de l'histoire démocratique du Niger. Sans verser dans une polémique stérile, l'auteur revient sur des événements qui ont, d'une part, influé sur la stature politique d'Issoufou Mahamadou ainsi que de sa formation

¹. Union des scolaires nigériens

politique d'appartenance et, d'autre part, redistribué les cartes sur l'échiquier politique national. En outre, elle fait sobrement le résumé des réalisations, nombreuses au demeurant, qui ont sanctionné ses quatre premières années au pouvoir avant, enfin, de suggérer quelques pistes susceptibles de permettre la poursuite de la modernisation du Niger. Pour ne pas voler au lecteur le plaisir de la découverte, je n'irai pas au-delà de cette présentation laconique.

Issoufou Mahamadou « Zaki », les boutures de manioc, c'est donc l'histoire d'un homme politique passionné de son pays. C'est l'histoire d'un leader politique qui a souvent, et de façon incompréhensible, cristallisé certains rancœurs politiques. C'est l'histoire d'un homme qui ne laisse jamais indifférent : on l'aime ou l'on ne l'aime pas. C'est surtout l'histoire d'un enfant et d'un homme que le poids des épreuves a fait souvent plier sans jamais parvenir à le faire rompre. Son histoire, toute son histoire, est une école de vie, parce que lui, il a su, sans forcer, apprendre de ses erreurs et de ses échecs. En cela, nous avons beaucoup appris de lui. Il ne reste qu'à espérer que les Nigériens qui l'accompagnent aujourd'hui dans sa mission partagent sincèrement les mêmes valeurs et la même vision que lui.

Et, parce que le président Issoufou est un ami depuis plus de 40 ans, un compagnon politique depuis 25 ans et un frère de toujours, je pense pouvoir affirmer que cet homme, je le connais bien. Et parce que je le connais suffisamment bien, je sais que chez lui, le souci de la perfection et la hantise de faire évoluer les choses sont permanents. C'est d'ailleurs pourquoi toutes ses actions ne sont que l'expression d'une volonté affichée d'influer positivement sur le devenir de son pays, avec la claire conscience qu'un pays est toujours en chantier et que chacun de ses enfants devra un jour ou l'autre apporter sa pierre à la construction de l'édifice. Il y a eu des chefs d'État avant le président Issoufou Mahamadou, et il y en aura indubitablement bien d'autres après lui. **Mais, le plus important, ce n'est pas d'être président ; c'est plutôt ce qu'on fait de sa présidence** : servir le peuple et non se servir. Après tout, il n'y a que deux portes pour entrer dans l'histoire : la grande et la petite. Et c'est l'empreinte que chacun, en ce qui le concerne, aura laissée à la postérité, qui déterminera celle qu'il empruntera.

Après avoir lu ce livre et pris la mesure du chemin parcouru par ce petit écolier au crâne rasé, qui arborait fièrement sa petite touffe de cheveux tressés, que le destin a conduit dans le palais présidentiel à Niamey, je me suis senti fier. Fier de mon pays qui a rendu cela possible.

Fier de mon ami Issoufou ensuite, pour toutes les valeurs qu'il a su incarner et qui ont patiemment formaté l'homme qu'il est devenu aujourd'hui. Fier de notre génération qui a su entrer dans l'histoire en créant un parti politique, le PNDS Tarayya, qui, lui-même, a su grandir et consolider ses acquis au point de devenir la première force politique de notre pays.

Et, on le sait, parce que la réussite d'un homme met traditionnellement à nu l'échec des autres, tout le monde n'a pas vocation à le voir réussir. Ceci explique cela. Mais nous le savons tous, la plupart des gens qui cherchent à envenimer les choses, à créer le chaos « nécessaire » à leur propre survie, ne s'accordent presque jamais de répit. Ils sont malheureusement constants dans leurs efforts. Alors que peut-on bien attendre de ceux qui, profondément en accord avec leur conscience, œuvrent au quotidien pour un monde meilleur ?

De par mes multiples échanges avec Issoufou, je sais qu'il en est pleinement conscient. Je sais aussi qu'il est pleinement conscient de son devoir d'exemplarité. Cet homme sait clairement où il veut aller. Il sait distinctement où il veut conduire son pays et ce qu'il compte apporter à son continent. Il est armé pour cela. Et comme il faut beaucoup d'énergie, il se dope par le travail et montre, dans bien des domaines, la voie. Sans prétention. Sans se laisser distraire. Il n'a absolument aucun doute sur la possibilité d'un Niger meilleur et, cette foi en la possibilité des lendemains qui chantent, il a su l'insuffler autour de lui. La certitude qui en découle, c'est que, désormais, plus rien ne sera comme avant.

Issoufou Mahamadou, c'est juste une chance pour le Niger et pour l'Afrique. On s'en rendra certainement compte le jour où... il ne sera plus là. Il est de la trempe de ces grands hommes avertis qui, de par la profondeur du message et la passion patriotique qui les habitent, rappellent au quotidien cet aphorisme américain remis au goût du jour par le monument africain, Nelson Mandela : « **Je ne perds jamais. Soit je gagne, soit j'apprends.** » C'est pourquoi, dans tout ce qu'il entreprendra en conscience pour son peuple, Issoufou Mahamadou gagnera ou... s'instruira.

Merci à l'auteur pour ces appréciables moments de grâce, et bon vent à lui dans sa carrière littéraire que je lui souhaite féconde.

Kané Souleymane
Ministre/Conseiller spécial à la
Présidence de la République du Niger

AVANT-PROPOS

Écrire un ouvrage biographique sur un président de la République, de surcroît en exercice, est loin d'être une sinécure. Le projet éditorial peut être, en soi, particulièrement fastidieux ; mais ces éventuelles difficultés ne sont généralement rien comparées aux aléas extra-artistiques qui viennent, bien souvent, le phagocyter. En effet, un livre consacré à une personnalité politique de premier plan est presque toujours frappé du sceau implacable de la suspicion. Même lorsqu'il est loin d'être de « bon cru politique », selon la formule généralement consacrée par les soi-disant « puristes », il est inéluctablement et insidieusement décoré, apprécié, étiqueté et politisé. Sur son contenu, de bonne ou de mauvaise foi, selon sa posture du moment, le lecteur qui l'aura sous les yeux portera un jugement de valeur complètement en harmonie avec ses propres convictions affectives, politiques et/ou idéologiques.

Cette réalité est encore plus évidente en Afrique où certains chefs d'État, qui sont pourtant bien loin de briller pour leur moralité ou leur sens républicain, ne rechignent pas à outiller quelques laudateurs de mauvais goût, prompts à « créer » pour les encenser. Dans la préface de l'ouvrage *Biographie politique de Diori Hamani*¹, feu Omar Bongo, ancien président du Gabon, résume finement la situation :

« [...] Je sais que tant les Africains que les non-Africains qui s'imposent pareil exercice préfèrent parler de responsables politiques encore vivants, et leur consacrer des ouvrages tantôt assassins tantôt dithyrambiques. Optent pour la deuxième solution ceux qui écrivent uniquement pour exprimer leur sentiment de profonde gratitude à un chef d'État qui a été profondément généreux à leur endroit. Ou simplement dont ils espèrent s'attirer la bénédiction et, avec elle, les faveurs sur eux. Les autres, en revanche, au nom de leur idéologie politique totalement opposée à celle dont ils prétendent présenter la biographie, s'engagent en réalité dans un ignoble règlement de compte, au mépris de l'Histoire et souvent même du simple

1. André Salifou, *Biographie politique de Diori Hamani*, Karthala, 2010.

bon sens. Dans les deux cas, on s'en doute, le résultat est finalement le même. [...] on installe le mensonge sur un piédestal et, ce faisant, on traite l'Histoire avec un mépris outrageant. »

Les raisons qui président donc aux destinées de toute création, artistique en général et littéraire en particulier, sont de nature plurielle ; elles sont bien souvent assujetties à une part de subjectivité de l'auteur, ce qui, cependant, n'enlève pas forcément du sel à l'objectivité de sa démarche. Pour ce qui nous concerne, le projet de rédaction de ce livre est bien antérieur à l'accession du président Issoufou Mahamadou à la magistrature suprême de son pays, le Niger. L'idée, qui date d'environ cinq ans, sanctionnés par autant d'années de recherches, de vérifications et de contre-vérifications, s'est définitivement imposée à nous au temps fort du *Tazarce*², notamment après une visite de courtoisie que nous lui avons rendue à son domicile. Nous devions, l'espace de dix minutes, et en compagnie d'un ami magistrat, rencontrer le président du Parti nigérien pour la démocratie et le socialisme (PNDS Tarayya). Malgré la gravité du moment, alors caractérisé par des urgences et des incertitudes multiformes, notre hôte nous avait accordé près de deux heures de discussion. Deux heures durant lesquelles nous avons littéralement bu les propos de ce leader que son air austère fait paraître hautain, inabordable, inaccessible.

Pourtant, il nous a suffi de l'approcher pour voir cette impression se diluer dans la dimension d'un homme affable, à la capacité d'écoute vraiment extraordinaire. Il faut dire que ce sentiment d'inaccessibilité a été souvent, sans doute par réflexe protecteur, alimenté par un entourage immédiat réputé assez imperméable. Nous avons découvert un homme bien aux antipodes de ce que nous avons pu lire ou entendre ça et là. En effet, à cette occasion, Issoufou Mahamadou nous est apparu sous les traits d'une personnalité de grande concession, ouverte, chaleureuse et entière, pétrie de principes, différente de ces stéréotypes savamment distillés par de pseudo-analystes qui se complaisent à le présenter inaccessible. Et nous avons été personnellement touché par cette image d'un homme passionné pour son pays. Il faut dire que cette passion est la clé autant de ses combats politiques que de sa personnalité.

2. *Tazarce* signifie « continuité » en langue haoussa. En l'occurrence, il s'agit ici de la volonté du président Tandja de prolonger son mandat de trois ans après un référendum controversé.

Issoufou Mahamadou est cet homme politique qui s'est arraché au confort de la capitale, de septembre 2007 à mai 2009, pour arpenter en personne les routes poussiéreuses et cabossées de 1 115 localités sur les quelque 20 000 villes, villages et hameaux de son pays, à la rencontre des populations rurales du Niger profond. Mieux, depuis la création du PNDS Tarayya, c'est environ plus de la moitié des villages du Niger qu'il a visitée. Beaucoup de ses hôtes ont avoué, profondément touchés par cette marque d'attention, n'avoir jamais reçu de visite d'un homme d'État ou d'un leader politique majeur depuis les présidents Diori Hamani³, Seyni Kountché⁴, voire, dans certaines localités, l'opposant historique, Djibo Bakary⁵.

Au cours de nos échanges, à travers une critique sans concession, nous nous sommes parfois ému de certaines stratégies et de certaines positions du parti qui, à nos yeux, étaient davantage des fautes que des erreurs. Très vite, nous nous sommes rendu compte que la réputation de sa disponibilité et de sa capacité d'écoute, il ne l'avait pas usurpée. Nous n'étions pas totalement inconnu de lui, mais les quelques moments lointains passés ensemble à la Conférence nationale souveraine, ou au hasard de rencontres dans un pays voisin, ne lui ont pas forcément laissé des souvenirs impérissables. Pourtant « Zaki »⁶ a mis un point d'honneur à écouter nos critiques avec un intérêt manifeste et sans jamais nous interrompre.

Ce qui nous a davantage et au premier chef impressionné, c'était sa sérénité, ce regard posé, presque neutre. L'homme avait une claire conscience de la précarité de sa situation, mais l'enjeu n'était pas là. Il dégageait cette impression de ne pas se soucier outre mesure de sa personne. Durant de très longues minutes, Issoufou Mahamadou nous a méthodiquement expliqué les choix stratégiques de sa formation politique, des choix toujours dictés par l'immédiateté des circonstances et l'exigence de la pertinence à moyen et long terme. C'est un homme passionné et sa passion est, pour le moins, communicative. Par la force de

3. Diori fut le premier président du Niger, pays qu'il dirigea de 1960 au 15 avril 1974.

4. Kountché accède au pouvoir le 15 avril 1974 à la faveur d'un coup d'État militaire perpétré contre le régime Diori. Il restera à la tête du pays jusqu'en 1987, année de son décès.

5. Djibo Bakary, leader charismatique du Sawaba, né en 1922 à Soudouré, un village situé à environ 12 km de Niamey. Son père en était le chef.

6. « Zaki » signifie lion en haoussa. En hommage au courage et à la témérité si caractéristiques de la personnalité d'Issoufou, l'artiste musicien Ada Bouda Mai Kontagui lui a donné, comme surnom, le nom du roi de la brousse. Ses partisans l'ont, à leur tour, adopté.

ses convictions. Par la percussion de ses arguments. Et surtout par ce souci, ce besoin presque pathologique de persuader, de convaincre et de se faire comprendre. Modeste, il a admis, sans jamais chercher à les justifier, certaines insuffisances. Être conscients, sans complexe aucun, de leurs imperfections est la marque des grands hommes et des grands partis. C'est cette humilité qui laisse ouverte la porte au progrès qui naît de l'autocritique et de l'autocorrection.

Profondément sentimental et humaniste, jusqu'à la naïveté voire à la faiblesse angélique pour les uns, génie politique à l'intelligence froide pour les autres, Issoufou Mahamadou, de par sa personnalité ainsi que la singularité de son parcours, ne laisse personne vraiment indifférent. Au Niger, comme partout ailleurs, les clichés et autres stéréotypes ont la vie dure ; ils restent collés à la peau, et s'en défaire relève d'une gageure dont même l'érosion du temps peine à venir à bout.

Pour notre part, l'entretien que nous évoquions un peu plus haut aura été déterminant dans notre résolution de lui consacrer un livre, un livre qui n'a d'autre prétention que de mieux faire connaître l'homme et son parcours.

Le titre ? Il était déjà tout trouvé : Issoufou Mahamadou « Zaki », *la prodigieuse ascension d'un enfant du terroir*. Puis, au fur et à mesure que nous progressions dans notre projet, un autre titre, certainement plus sibyllin, s'est irrésistiblement imposé à nous : Issoufou Mahamadou « Zaki », *les boutures de manioc*. Le sous-titre, particulièrement, suscitera certainement quelque scepticisme mais, comme le lecteur le découvrira lui-même au fil de sa lecture, il symbolise, à lui tout seul, une part essentielle de la vie d'Issoufou : d'une part, il rappelle le tout dernier entretien qu'Issoufou avait eu avec son père avant que celui-ci ne décède quelques minutes plus tard ; d'autre part, il met en relief le long et difficile chemin parcouru par le petit gamin de Dandadji qui a su, courageusement, se frayer un chemin de son boueux champ de manioc familial situé au village au tapi feutré du palais présidentiel de Niamey.

Un livre sur Issoufou Mahamadou ? Oui, mais... pourquoi ?

Cette question paraîtrait bien incongrue dans certaines contrées du monde où chaque rentrée politique est largement sanctionnée par des sorties littéraires qui parlent des hommes politiques, décortiquent leurs projets de société, encensent ou fustigent leurs actes ou leurs actions. Au Niger, avec des fortunes diverses, quelques personnalités du

monde politique s'y sont elles-mêmes essayées ou ont commis d'autres personnes à cette tâche. Feu Moumouni Djermakoye, feu Ibrahim Baré Maïnassara, Mahamane Ousmane, etc. font partie de ceux-là.

La rédaction de cet ouvrage aura été un voyage exceptionnellement exaltant au cœur de la vie d'un homme qu'*a priori* rien ne semblait prédestiner au destin national qui est aujourd'hui le sien. Pour aller au-delà de l'habituel verni édulcorant ou valorisant des conjonctures politiques ou politiciennes, il nous avait alors paru opportun, voire essentiel, d'envisager un véritable retour aux sources. Ce périple qui nous aura conduit dans les profondeurs du Niger aura été aussi une belle opportunité pour recueillir les éclairages édifiants et les témoignages précieux de ceux qui, pour l'avoir longtemps côtoyé, connaissent véritablement l'homme : les membres de sa propre famille, ses amis d'enfance, ses promotionnaires de la première heure, ses enseignants du primaire et du secondaire, ses anciens camarades de la lutte estudiantine, ses compagnons politiques des années 90 qui, quelques années plus tôt avaient partagé avec lui les affres de la lutte clandestine, les femmes qui, dans sa prime enfance, lui avaient servi de nourrices dans toutes les familles d'accueil qu'il avait alors connues, certains amis ou adversaires politiques, etc.

Sur notre chemin, pour des raisons occultes ou occultées, que de pesanteurs et autres résistances rencontrées ! Chose *a priori* surprenante, la première réticence fut à l'actif du président Issoufou Mahamadou, lui-même. L'homme est connu pour son humilité et son souci de la sobriété. Mais nous avons su persévérer grâce, notamment, à l'engagement total de ses quelques... vrais amis. Par leurs éclairages et leurs témoignages, ils auront été déterminants dans la qualité et l'aboutissement de notre projet. On découvre alors l'homme.

Issoufou Mahamadou est ce leader charismatique, à la forte personnalité qui, dans les durs moments de sa lutte ponctués d'intimidation et de répressions, a toujours choisi de rester sur le terrain de l'adversité en homme responsable, au chevet de son peuple, pour lui montrer la voie, telle une lumière dans la pénombre. Pour tous ceux qui ont connu son paternel, cela tient de son éducation ; et l'on sait que l'homme, en général, a deux richesses : la première est justement son éducation, la seconde, sa capacité à éblouir le monde des valeurs sous-tendues par cette éducation. Partout où il se rend, il va au-devant de son destin avec la pleine conscience d'être, en tout lieu et en tout temps, l'am-

bassadeur d'une famille, d'une société, d'une nation. Ainsi est Issoufou Mahamadou. Exigeant avec les autres, il l'est davantage avec lui-même. C'est d'ailleurs le souffle de cette fervente détermination qui a imposé à cet homme, assoiffé de connaissance et de savoir, de prendre des cours de droit, d'économie politique et de bien d'autres disciplines avec la même rigueur et la même motivation qu'un étudiant de première année universitaire. C'est une résolution imprimée par sa volonté de se donner les moyens de maîtriser les grandes questions de l'heure, toutes choses utiles à l'exercice responsable et averti du pouvoir.

Cet Issoufou Mahamadou, surnommé à juste titre le « Lion de Dandadji », n'est-il pas l'assurance d'une alternance crédible et porteuse dans ce Niger resté trop longtemps otage de ses propres attentes ? Il entend ouvrir, pour le Niger, une ère nouvelle tracée par une véritable République, elle-même fondée sur des valeurs humaines cardinales. Des valeurs qui, il y a peu encore, étaient embastillées par des instincts suspects.

Première partie

L'homme

*Kyawon mutun a san kaka nai, a san kakan kaka nai.*¹

Sagalo (Artiste musicien nigérien)

1. Il est essentiel, pour un homme, qu'on connaisse qui est son grand-père ainsi que le grand-père de son grand-père.

Chapitre 1

Issoufou Mahamadou, ses parents, sa famille...

Issoufou Mahamadou Issa ou Issoufou Mahamadou Nomaou ou encore Issoufou Oumarou Issa est né, d'après une estimation, un lundi matin du mois de septembre 1952, à Dandadji¹, un très gros village de l'actuel département d'Illéla, dans la région de Tahoua située au Centre-Ouest du Niger. Créé au cœur du Folakam², à environ trois kilomètres de son ancienne capitale, Beidi, ce village compte aujourd'hui environ 3 000 habitants d'ethnies composites, notamment des Béribéri, des Folakawa, des Gobirawa, des Peuls, des Baringawa, des Gunamawa, etc. Pour lui, et il le revendique très fortement, c'est un inestimable privilège d'être né dans un village du Niger profond, car cela l'a rendu extrêmement sensible aux problèmes de ceux qui y vivent en particulier et, de manière plus générale, aux préoccupations existentielles des couches sociales défavorisées : eau, alimentation, sécurité, éducation, etc.

L'histoire d'Issoufou Mahamadou débute comme dans un de ces contes fantastiques dont l'Afrique profonde a le secret et qui, dits avec tout l'art qui sied au coin du feu par les grands-parents, captivent, distraient, éduquent et éveillent à la vie.

Enrôlé dans l'armée française puis appelé à servir au Maroc, Mahamadou Nomaou né Oumarou Issa – le père d'Issoufou Mahamadou –, décide d'envoyer Halima Ousmane, la future mère d'Issoufou, à Dandadji, auprès de sa mère, Sakani, afin qu'elle y attende son retour. Tout commence alors avec des ennuis de santé liés à la grossesse que

1. Dandadji signifie littéralement la petite brousse, en haoussa.

2. Le Folakam était l'un des trois secteurs – en plus des secteurs de Keïta-Bouza et de celui de Tamaské-Tahoua – qui composaient le sultanat de l'Adar.

portait Halima. En effet, quelque temps après l'arrivée de celle-ci dans ledit village, un marabout, de passage, y fit escale, espérant pouvoir être hébergé pour deux jours. Après plusieurs cours visitées et autant de tentatives vaines dans sa quête, il frappa à la porte des grands-parents d'Issoufou Mahamadou. On lui ouvrit, et lui furent aimablement offerts couvert et gîte. Pour beaucoup de familles africaines, comme précisément celle des grands-parents d'Issoufou, un étranger est toujours une bénédiction providentielle pour la maison qui l'accueille. « Bakon ka Allan ka ne », enseigne-t-on invariablement en milieu haoussa pour signifier que celui qui nous rend visite a toujours droit à tous les égards. Il est le messenger du Très-Haut, dit-on, et l'on ne sait jamais de quels bienfaits il est porteur. La vieille Sakani, la grand-mère paternelle d'Issoufou Mahamadou, n'aurait, pour rien au monde, dérogé à ces règles sacrosaintes de l'hospitalité typiquement africaine.

Le lendemain matin, Sakani, face au calvaire insoutenable de sa bru, se résolut à entretenir le mystérieux voyageur de l'état de santé défaillant de celle-ci. Sans méchanceté, l'homme releva :

— Si vous m'en aviez parlé dès hier, j'aurais déjà avisé.

Il hésita un instant et ajouta :

— J'envisageais de partir demain, mais qu'à cela ne tienne ; je reste afin d'essayer de l'assister du mieux que je peux. Je vous dois bien un minimum de gratitude, au regard de l'attention dont j'ai été l'objet dans votre famille.

Après ces propos, le marabout rédigea des versets coraniques sur une ardoise en bois poli et la fit délicatement laver dans une calebasse. Puis il demanda que Halima fût maintenue dans la position debout. Il lui fit boire la mixture et lui enjoignit de laisser tomber la calebasse, ce qu'elle fit. Aussitôt, elle sentit l'enfant se mouvoir dans son ventre et, avec un petit geignement de douleur, elle le signala au marabout. Celui-ci s'en réjouit :

— Que Dieu, le Miséricordieux, en soit infiniment remercié ; c'est bien, c'est même très bien ! Comme l'enfant a bougé, par la grâce de Dieu, l'accouchement aura lieu sans aucune complication ; l'enfant sera une fille. Après l'accouchement, ma rétribution sera de 20 francs, 14 bandes de pagne tissé *sawaye*,³ plus la peau du mouton qui sera sacrifiée à l'occasion de son baptême.

3. *Sawaye* est une bande de tissu entièrement blanc, fabriquée localement avec du coton filé.

Le patriarche Abdoulaye Mahamadou dit Tiémogo, ancien chef du village de Dandadji et demi-frère aîné d'Issoufou Mahamadou, déjà en âge de conscience à l'époque des faits, s'en souvient clairement :

« Je m'en rappelle comme si c'était hier seulement. Ce marabout était-il vraiment un être humain ? Était-ce plutôt un de ces esprits bienveillants ? Je n'en sais strictement rien. Il avait en tout cas la peau très claire, ce qui laissait fortement préjuger qu'il était d'origine arabe ou touarègue. Ce marabout avait, en outre, annoncé que notre père allait tarder à rentrer et qu'à son arrivée, Halima, son épouse, aurait bien avancé en âge ; pour cette raison et dans son esprit, elle aurait déjà fait son deuil d'une nouvelle maternité ; mais qu'ils auraient un second enfant, le dernier de leur union. "Ce sera un garçon, avait-il précisé. Prenez soin de cet enfant. Prenez bien soin de lui ; il sera un grand homme, un très grand leader. Quel que soit le domaine dans lequel il s'investira — le commerce, l'école coranique ou encore l'école des Blancs — le monde entier entendra forcément parler de lui. Après sa naissance, au 7^e jour — jour du baptême —, rasez-lui la tête comme il est de coutume, mais ne la lui rasez pas entièrement ; laissez-lui une petite touffe de cheveux au sommet du crâne. Conservez-la lui, tressez-la au besoin, jusqu'à l'âge de ses sept ans. À cette occasion, rendez grâce à Dieu, l'Unique, le Miséricordieux, Lui qui sait et peut tout. Organisez une fête grandiose, immolez un taurillon et distribuez-en la viande aux pauvres. La suite appartient à Dieu ; il en sera fait selon Sa volonté." Il va sans dire que toutes les recommandations du mystique voyageur ont été scrupuleusement respectées et ses requêtes satisfaites. Force est de constater qu'il n'a failli dans aucune de ses prédictions. »

Ainsi commence l'extraordinaire histoire de l'homme qui, 59 ans après cette naissance annoncée, présidera aux destinées de son pays, la République du Niger.

Dandadji, son village natal : création, mythes et légendes

Le village de Dandadji a été fondé aux alentours de 1850, par un certain Boka, arrière-grand-père du paternel d'Issoufou Mahamadou, venu d'Iskita⁴. Aussi, en fut-il le tout premier chef. D'après les personnes bien âgées et les griots – véritables dépositaires de la tradition orale – sur son ancien site, Dandadji avait auparavant porté le nom de Roubaou.

Boka était d'ethnie béribéri, ce qui explique, rétrospectivement, la parenté à plaisanterie que toute sa descendance entretient aujourd'hui encore avec les Peuls. Il eut deux épouses – Inchah et Ta Aghali – qui lui donnèrent cinq enfants dont Alou⁵, Ta Anza, Tammou⁶ et Boussari pour la première, et seulement Fatchima pour la seconde. Alou, son fils aîné, mit au monde Arzikaou et Kaba ; Ta Anza épousa, quant à elle, un certain Annabi avec lequel elle aura trois enfants : Abira, Ango et Zadiya⁷. Tammou convole en justes noces avec Maï Aya. De leur union naîtront cinq enfants : Abdo, Issa – de son nom botanique Nomao – appelé encore *Wayo*⁸, le grand-père paternel d'Issoufou Mahamadou, Ashé, Hâwa et Gadadjé.

À la mort de Boka, sa richissime fille, Tammou, fut placée à la tête du village. C'était une véritable dame de fer qui, à la fois crainte et respectée, était chargée, entre autres, de la collecte des impôts.

Quelques années plus tard, elle se retirera volontairement de la chefferie au profit de son frère Boussari. Mais le règne de celui-ci fut très vite frappé du sceau d'une sécheresse⁹ et d'une famine tragiques qui affligèrent gravement les populations de la contrée. Apparemment,

4. Le village d'Iskita a été fondé en 1800 par un dénommé Ango d'Illéla.

5. Le père d'Arzikaou.

6. Tammou est la mère de Wayo dit Issa, grand-père paternel d'Issoufou.

7. Zadiya fut l'un des plus grands chasseurs que Dandadji ait jamais comptés. Maître reconnu du *Zagué* – pouvoir mystique qui permet à la flèche de traverser tout ce qu'elle rencontre – il a su relever le défi des Touaregs venus subtilement d'Arzarori pour évaluer la réputation guerrière des chasseurs de Dandadji. Sa flèche avait alors facilement traversé le bouclier *warwagi* ainsi qu'une clôture de tiges de mil avant de se ficher au sol en tourbillonnant. Pour beaucoup de personnes averties de l'époque, cette démonstration avait dissuadé les Touaregs d'attaquer Dandadji, lui évitant, de fait, une guerre sanglante.

8. Ruse en haoussa. Issa avait été ainsi surnommé parce que, enfant, il en usait pour approvisionner sa mère en eau potable. En effet, prétextant que celle-ci était souffrante et alitée, il quémandait de l'eau de cour en cour pour remplir la jarre de sa mère sans se plier à la harassante corvée d'eau.

9. Sécheresse des années 1913-1915 que les Haoussa avaient surnommée, de façon imagée, *kakalaba* ou *Sude mu gaïssa* (Racle d'abord ton plat et, ensuite, saluons-nous).

*Ta Kontché*¹⁰, appelée aussi *Maï Farin Zané*¹¹ — la divinité de référence du village — désapprouvait son choix comme chef de village et marquait sa réprobation en éprouvant les habitants de Dandadji. Dans les temps anciens, le chef d'une communauté était toujours considéré comme entièrement comptable de ce qui advenait, en bien comme en mal, au sein de la société. Aussi, Boussari, incriminé, fut, après seulement un an d'exercice, destitué et remplacé par Arzikaou.

Arzikaoua était très jeune, car âgé de 20 ans à peine —, né vers 1893, il accède au trône vers 1913 — et, de surcroît célibataire lorsqu'il fut désigné comme chef de Dandadji, après l'éviction de Boussari. Son âge et sa situation matrimoniale ne militaient donc pas en sa faveur.

Cette désignation s'était faite dans des circonstances empreintes de mysticisme. Abdoulaye Mahamadou dit Tiémogo raconte :

« Arzikaoua a accédé aux fonctions de chef de Dandadji sur les recommandations d'un mystérieux et mystique voyageur songhaï, qui avait fait escale à Dandadji. Le voyageur avait prédit que le jeune Arzikaoua serait un chef puissant et éclairé. Le jour même de sa nomination, il plut à Dandadji comme jamais auparavant. Cela était, en soi, déjà un signe. »

Arzikaoua aura marqué son temps tant par ses qualités de leader que par les immenses pouvoirs surnaturels et divinatoires qu'on lui prêtait. On disait de lui qu'il faisait « parler la terre ». Il avait la réputation d'être le protégé attitré de *Ta Kontché*, qui l'aidait à résoudre les problèmes de la cité. Le vieux Yahaya Anza, natif de Dandadji, aujourd'hui presque centenaire, rapporte :

« Un jour, Dandadji entra en conflit frontalier avec un village voisin. Dans le but de régler définitivement le litige, Arzikaoua prit rendez-vous avec les habitants dudit village, pour le 7^e mois de l'année. À la date prévue, tous se retrouvèrent. Arzikaou implora *Ta Kontché* et, le 7^e jour du 7^e mois, ainsi qu'il l'avait annoncé, il se mit à pleuvoir exclusivement sur les terres de Dandadji, tandis que celles de l'autre village ne furent pas arrosées. Les habitants de ce village-ci, angoissés

10. *Ta Kontché* signifie, en haoussa, celle qui est couchée. Elle était ainsi appelée parce qu'elle avait la réputation d'affronter toutes les forces du mal en position couchée.

11. *Maï Farin Zané* signifie, en haoussa, celle qui porte un pagne blanc.

par l'absence de la pluie nécessaire aux premiers semis, se résolurent à faire amende honorable ; ils implorèrent le pardon d'Arzikaou, qui le leur accorda. Grâce à cette démonstration de force, le différend fut réglé, et la quiétude s'installa de nouveau entre les deux entités. »

Après 34 ans de règne, Arzikaou meurt en 1947, à l'âge de 54 ans ; son neveu, Adamou, reprit le flambeau. Mais, deux ans plus tard, compromis dans une bien sordide histoire de perception illégale d'impôts, celui-ci s'enfuit au Nigeria pour échapper aux poursuites engagées, contre lui, par l'Administration de Birnin N'Konni. Bien qu'il ne fût pas de la famille, Tanko Magagi – un ami très proche d'Adamou – lui succéda en 1949. Il régnera pendant huit ans avant de s'enfuir au Nigeria, lui aussi, après avoir tenté de couvrir le meurtre d'une femme assassinée par son mari.

Viendront par la suite Oumarou Issa dit Mahamadou Nomao, père d'Issoufou Mahamadou (de 1957 à 1963) et, à partir de 1963, son fils aîné Abdoulaye Mahamadou alias Tiémogo, qui fut destitué en 1965. Aboubacar Assoumane, un cousin¹² d'Issoufou Mahamadou, prit la relève et exerça pendant 38 ans, c'est-à-dire jusqu'au 13 juillet 2003, date de son décès. Le village de Dandadji est aujourd'hui dirigé par Halilou Abdoulaye, neveu d'Issoufou Mahamadou et fils de son demi-frère aîné Abdoulaye Mahamadou dit Tiémogo, intronisé le 19 janvier 2007. Il est le 10^e chef de Dandadji.

Lorsqu'on arrive aux abords du village de Dandadji, on est aussitôt frappé par la majestueuse présence d'une mosquée du vendredi, dont l'architecture, caractéristique du savoir-faire des célèbres maçons de Yama, témoigne de la vitalité de la religion musulmane dans cette contrée. Le processus de son islamisation s'est opéré en moins d'un demi-siècle car, quelques décennies plus tôt, il n'y figurait aucune trace de la religion du Prophète Mohamed (PSL). Issoufou témoigne :

« Quand j'étais enfant, je ne me souviens pas avoir entendu un muezzin lancer les appels à la prière, de même que je n'ai pas en mémoire l'existence d'une mosquée dans le village. Aujourd'hui, tout a radicalement changé et, en moins de cinquante ans, la tendance s'est complètement inversée ; il n'existe plus, à Dandadji, un seul habitant qui ne soit pas musulman. »

12. Aboubacar était le fils d'Assoumane, le frère aîné du père d'Issoufou Mahamadou.

Le panthéon de Dandadji était, avant l'islamisation complète de ses habitants, constitué de huit divinités majeures, équitablement réparties par genre : quatre mâles — les deux *Assounné*, *Badadjé* et *Mallami* ; quatre femelles — *Ta Kontché*, *Yan Zanzana*, *Badossa* et *Bagourma*. Le rapprochement entre ces forces invisibles et les habitants de Dandadji s'est fait à travers Boka, le chef du village d'alors.

En effet, un jour, alors qu'il s'était rendu en brousse pour une partie de chasse, Boka découvrit un porc-épic tapi sous un type d'acacia que les Haoussa appellent *Iskitchi*. Il entreprit de l'assommer avec son gourdin mais, comme par enchantement, l'animal disparut et, sans qu'il sût comment, une épine de l'arbre vint se ficher dans son œil. Accablé de douleur, il reprit alors le chemin du village.

Dès qu'il arriva aux portes du village, les *Yan bori*¹³ entrèrent spontanément en transe et entamèrent la danse des possédés. La famille de Boka tenta vainement de retirer l'épine. De guerre lasse, et convaincue qu'il s'agissait là de l'œuvre typique d'un génie, elle s'en remit aux *Yan bori* qui implorèrent l'esprit en ces termes :

« Ô esprit de la brousse, toi qui as éprouvé Boka de cette épine dans son œil, si tu es du côté du bien, et non un être maléfique, manifeste ta bonté et retire-la-lui ! »

Comme par magie, l'épine disparut de l'œil de Boka, sans laisser aucune séquelle. Les villageois décidèrent alors de baptiser ce génie *Ta Kontché*. Pour honorer cet esprit bienfaiteur, les habitants de Dandadji lui sacrifiaient chaque année une chèvre à la robe blanche. Il devint ainsi le protecteur attitré du village et de ses ressortissants.

Abdoulaye Mahamadou dit Tiémogo commente :

« La protection de *Ta Kontché* était sans limites, et Dandadji était réputé imprenable. Nos anciens nous ont rapporté qu'à l'approche d'un ennemi, le village se transformait en forêt dense et hostile. »

Halilou Abdoulaye, actuel chef de Dandadji, évoque les survivances de ces pratiques :

13. Classe d'initiés possédés par les esprits.

« Aujourd’hui encore, lorsque la pluie se raréfie et que la sécheresse se fait vraiment menaçante, on collecte une poignée de mil auprès de chaque famille du village. Puis on se rend sur la tombe d’Inchah, située, à l’instar de celles de son mari Boka et de sa co-épouse Ta Aghali, au nord-ouest de Dandadji. Personne n’a oublié que c’est notamment à travers Boka et Inchah que *Ta Kontché* avait fait montre de l’étendue de sa puissance. On y prépare alors du goumba¹⁴ qu’on donne en offrande, qu’on boit, et, avant même que les officiants ne reprennent la route du retour à la maison, il se met à pleuvoir. »

Et le presque centenaire Yahaya Anza, de rappeler un événement, désormais légendaire et on ne peut plus illustratif de la sollicitude dont *Ta Kontché* entourait Inchah :

« Un jour, les deux épouses de Boka — Inchah et Ta Aghali — se rendirent ensemble en brousse pour une partie de cueillette. Inchah était accompagnée de quelques-uns de ses enfants. Pour éprouver celle-ci ou, peut-être, s’assurer qu’elle avait véritablement la protection de *Ta Kontché* ainsi que les pouvoirs occultes qu’on lui prêtait, Ta Aghali renversa discrètement la provision d’eau de sa co-épouse. Alors, contrariée, Inchah invoqua *Ta Kontché* : “Ô toi *Ta Kontché*, toi la protectrice de cette terre sacrée de Dandadji, écoute la voix de Inchah. C’est moi Inchah *El kassa*¹⁵ qui t’implore. S’il est vrai que je suis la digne fille de cette terre, alors étanche ma soif, donne-nous la pluie”. La saison pluvieuse ne s’était pas encore installée ; pourtant, un gros nuage gorgé d’eau se forma aussitôt au-dessus de leurs têtes, et il se mit à pleuvoir. Inchah, sans incriminer ni accabler sa co-épouse, se désaltéra et donna à boire à ses enfants. Le groupe s’en revint au village et Ta Aghali se rendit au puits pour s’approvisionner en eau ; elle le trouva complètement asséché. Convaincue qu’elle était en face d’un cas de sort jeté, en rétorsion, par Inchah, elle revint précipitamment au village en référer aux villageois. Ceux-ci, d’abord sceptiques, allèrent ensuite constater *de visu* la situation. Ils revinrent alors auprès d’Inchah pour solliciter son pardon. “Allez puiser votre eau”, fit-elle simplement. Ils retournèrent au puits et le trouvèrent à nouveau rempli d’eau. »

14. Farine de petit mil non cuite et délayée.

15. Fille de la terre.

Oumarou Issa, alias Mahamadou Nomao, lui aussi, aura eu l'occasion de bénéficier de la protection de *Ta Kontché*. Il a rapporté qu'un jour, alors militaire dans l'armée française, il était de sortie en compagnie de ses collègues, lorsqu'ils s'égarèrent dans l'immense désert. Taraudés par une soif indicible, ils déambulèrent plusieurs heures à l'aveuglette. Puis, après avoir invoqué cette divinité protectrice, il lâcha la bride du chameau qui lui servait de monture, le laissant complètement libre. Comme inspiré par une puissance invisible, l'animal prit une direction et alla s'agenouiller devant un point d'eau. Ils purent non seulement se désaltérer, mais aussi prendre des repères pour retrouver leur route. À tort ou à raison, l'adjudant Mahamadou Nomao, resta profondément convaincu qu'ils eurent la vie sauve grâce à l'intervention salvatrice de *Ta Kontché*.

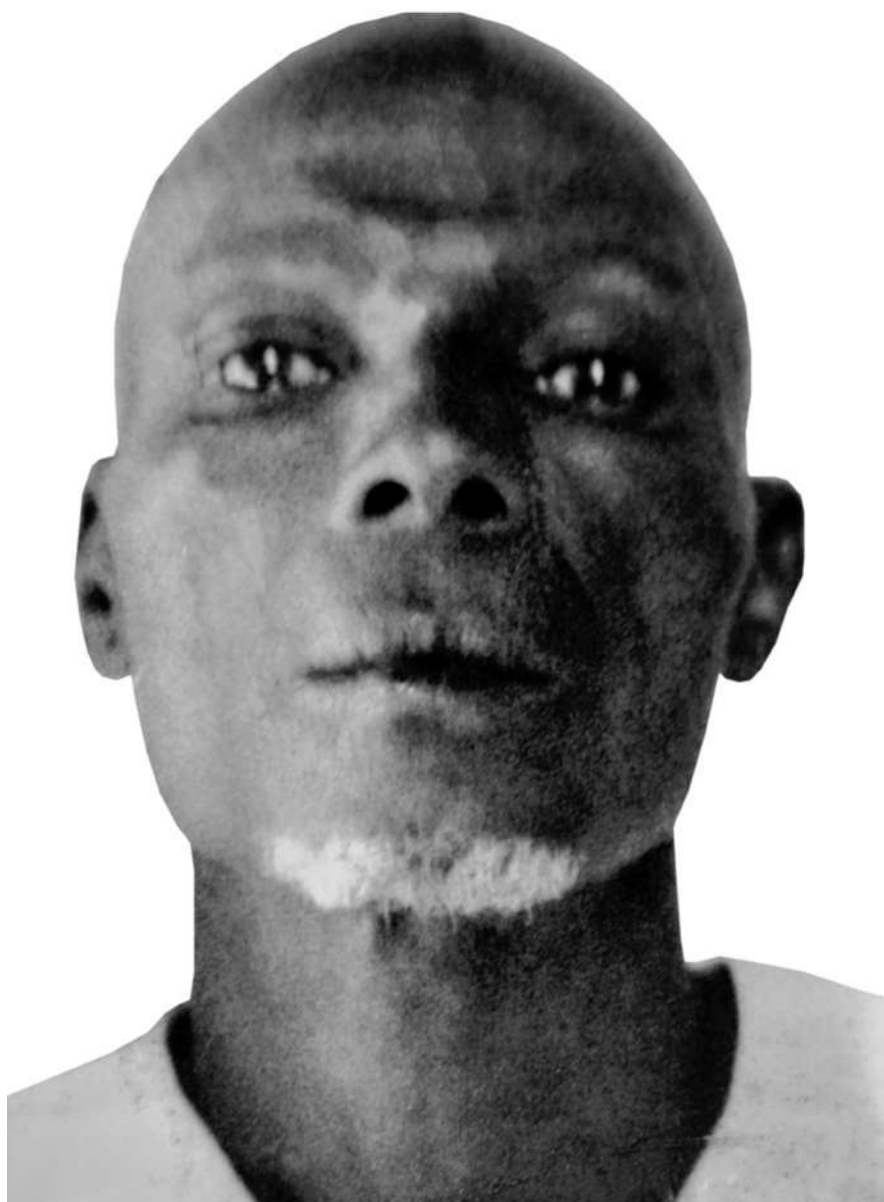
Les autres divinités, certes moins importantes que *Ta Kontché*, donc moins influentes sur le quotidien des populations, n'en bénéficiaient pas moins de quelques égards cultuels. À chaque génie, correspondait un culte spécifique.

Ainsi, on confectionnait, pour les deux *Assounné*, des culottes en peau d'animaux, pour *Badadjé*, une peau à porter en bandoulière, une hache et des chaussures *balka*¹⁶ ; *Mallami* avait droit à un turban, *Yan Zanzana*, à une gargoulette et un pagne tissé *saki*¹⁷, *Badossa* et *Bagourma*, à un pagne tissé *sawaye* chacune. De rang largement inférieur à celui de *Ta Kontché*, l'ensemble de ces génies œuvraient sous le contrôle et les ordres de celle-ci.

Ainsi va la vie à Dandadji. Le monde visible et le monde invisible – deux sphères qu'on veut parallèles et qui, pourtant, sont si interdépendantes –, se côtoient dans une harmonie parfaite. Pour les initiés ayant appris à lire ces signes mystérieux qui naissent de tout, à écouter le silence, à regarder et à voir l'invisible, à toucher ce qui, par essence est immatériel, les esprits sont partout. Dans le tourbillon poussiéreux qui s'élève soudain, dans le buisson qui chuinte sous les coups du vent, dans le clapotis des vaguelettes qui agressent la rive, dans le désarroi de cet animal à la dérive, dans les spasmes de ce bébé pleurnichard aux cris intarissables, dans le regard hagard de cet homme qui semble perdu, bref, partout et en tout, c'est un monde qui échappe à la lecture cartésienne. C'est un univers qui défie bien souvent le rationnel. Un

16. Chaussures artisanales confectionnées en cuir.

17. Pagne traditionnel tissé de bandes noires alternées avec des bandes de couleurs indifférentes.



*Adjudant Mahamadou "Nomao", né Oumarou Issa,
père d'Issoufou Mahamadou.
(Source : Passeport délivré en 1962)*

monde où l'on n'a pas une explication à tout : on croit ou l'on ne croit pas ; c'est tout. Et, dans ce qu'on considère comme un gain inestimable de temps, cela dispense de réfléchir, de devoir remonter aux causes des phénomènes. On retrouve ici le problème fondamental de la raison face à la superstition.

Aujourd'hui, le choc des cultures, découlant du contact souvent brutal de l'Afrique et du monde occidental, a quelque peu fragilisé ces croyances. Le fossé progressif, qui se creuse entre les générations, a perceptiblement rompu le charme. La magie opère peu ou prou.

La filiation

Le père, Oumarou Issa, un repère et un symbole

Selon les renseignements donnés dans son livret militaire, le sieur Oumarou Issa serait né vers 1909 à Dandadji. Mais cette date de naissance n'est vraisemblablement pas la sienne ; elle n'est qu'indicative puisque toutes les nouvelles recrues militaires de l'époque étaient censées être âgées de 20 ans. Or, une pluralité de témoignages concordants donnent à penser qu'à son enrôlement, il avait bien plus que l'âge requis pour le recrutement. Ainsi, selon toute probabilité, il serait né vers 1901.

Ses parents — Issa Nomao dit *Wayo* et Sakani dite Tamma —, avaient eu 12 enfants¹⁸ dont deux filles. Oumarou Issa venait alors en quatrième position.

Wayo s'est révélé dans la région comme un guerrier redoutable et redouté. Il avait, du combat, un art consommé, qui avait fait de lui un combattant à la stature singulière. Il s'était notamment illustré de bien belle manière pendant la bataille de Foloa, un village situé au Sud d'Illéla. Cette bataille, mémorable, avait opposé les troupes de Sarkin Adar Washar aux Touaregs Kel Geres d'Ayyawan dans la seconde moitié de la décennie 1890.

Le père de *Wayo*, c'est-à-dire l'arrière-grand-père paternel d'Issoufou Mahamadou, s'appelait Maï Aya. Il était originaire d'Agourmi, un petit village situé au Nord de Dandadji. Le vieux manuscrit d'une monographie anonyme des villages, écrite en 1949, indique que les habitants de

18.. Six d'entre eux décédèrent avant même d'avoir atteint l'âge du mariage.

ce village, fondé vers 1750 par Gaya — un cultivateur de renom venu d'Illéla pour y cultiver —, étaient des Gobiraoua. Cette information est d'autant plus probable que les parents de Maï Aya sont, eux-mêmes, originaires de Dundaye¹⁹, un village gober de l'actuel département de Konni, fondé par Azimani de Bazazaga²⁰. Ce qui est certain, c'est que Maï Aya était bien d'origine gober. Après s'être installé à Dandadji, il prit en mariage Tammou, la fille de Boka, le fondateur du village. Comme énoncé plus haut, ils eurent cinq enfants dont Issa Nomao dit *Wayo*, le grand-père d'Issoufou Mahamadou.

Le père de Sakani, la grand-mère d'Issoufou Mahamadou, s'appelait Manomi, mais était davantage connu sous le nom de *Maï zarin dadji*. Il avait été ainsi surnommé par Sarkin Adar Washar parce que, cultivateur chevronné, il avait une soif inextinguible de terres cultivables ; il défrichait alors à tour de bras des espaces considérables pour étendre ses champs. C'était un *Bafolaké*²¹, originaire de Kamadaou, un petit village très réputé pour être le berceau de lutteurs de renom et de puissants fétiches.

Le village de Kamadaou a été fondé vers 1800, par un certain Amore alias *Nakamadaou* ; il est situé à environ 15 kilomètres d'Illéla. Manomi avait quitté Kamadaou pour s'installer à Dandadji, consécutivement à une douloureuse querelle de famille. Marié à Shekara, une jeune fille originaire d'Azaou — ancienne capitale de l'Adar²² —, village fondé par Malam Abdelkader venu de l'Aïr vers 1650 et situé à quelques kilomètres d'Illéla, il eut avec elle sept enfants : Bawa Sarkin Noma, Moussa, Tamma, Boubakar, Hâwa, Djimraou et Baguirbi.

Quant à Shekara la mère de Sakani alias Tamma, elle était, elle aussi, une *Bafolaka*²³, originaire d'Azaou.

19. À ne pas confondre avec le village de Dundaye dans l'État de Sokoto au Nigeria.

20. Bazazaga est un village Gober créé en 1700 par Koumouya du gober Tibiri Maradi.

21. C'est-à-dire originaire du Folakam.

22. À l'origine, la capitale de l'Adar était Birnin Adar dans l'actuel canton de Tamaské, localité où s'était installé Agabba après son éviction du trône à Agadès. C'est essentiellement pour échapper à la pression grandissante des Touaregs que, sous le règne de Mallam, elle fut transférée à Azaou. Elle se fixa définitivement à Illéla avec Yacouba.

23. *Bafolaka* est le féminin de *bafolaké*.

L'armée française ou les tribulations d'un tirailleur²⁴ nigérien

Alors qu'il s'était rendu à Azaou dans le dessein d'aider son oncle à construire son grenier, Oumarou fut appréhendé pour être incorporé dans l'armée coloniale. Avec quelques autres infortunés, il fut transféré à Birni N'Konni. L'instructeur militaire qui l'accueille lui demande de décliner son identité. Il communique alors le premier prénom qui lui vient à l'esprit, celui de son cousin Mahamadou. Voilà comment, plus tard, son fils prit et conserva le nom d'Issoufou Mahamadou. Il faut dire qu'en ces temps-là, cette attitude était courante car les autochtones nourrissaient une réelle aversion à l'encontre de la démarche cavalière du colon, qui consistait à « prélever » des jeunes pour les enrôler de force sous le drapeau tricolore.

Comme ils devaient au préalable l'ausculter pour s'assurer de son aptitude physique à exercer le métier de soldat, les instructeurs militaires en charge du recrutement procédèrent aux examens d'aptitude et aux interrogatoires réglementaires y afférents. Ils se rendirent compte qu'il avait un léger handicap au niveau de la jambe. Aussi décidèrent-ils de le renvoyer au village. Mais Oumarou clamait que, puisqu'il avait été amené de force jusque-là, il ne repartirait pas, il resterait et servirait dans l'armée. Face à sa ferme détermination, les recruteurs, finalement, le retinrent sous le nom de Mahamadou Nomaou.

Son livret militaire, signé par le Major Bourdon – Commandant, à l'époque, du bureau de recrutement du Niger – est une petite mine d'informations sur lui. On y apprend en effet qu'Oumarou Issa, alias Mahamadou Nomaou, a été recruté le 22 janvier 1929, comme « Engagé volontaire », sous le numéro matricule 6 446 pour une durée de cinq ans, par-devant la commission de recrutement de Birni N'Konni. Il est alors incorporé au Bataillon des tirailleurs sénégalais (BTS) n°8, avec le grade de tirailleur de 2^e classe. Nommé tirailleur de 1^{re} classe le 1^{er} janvier 1930, il embarque le 14 avril de la même année sur le bateau *Foria* à Cotonou, pour débarquer à Marseille, le 9 mai 1930, où il est affecté au 4^e Régiment des tirailleurs sénégalais (RTS). Il fera le chemin inverse trois ans plus tard, pour rejoindre Niamey, le 14 mai 1933. Il se

24. Appartenant à un corps de militaires de l'empire colonial créé en 1857 par Louis Faidherbe, Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française. Ce corps comportait alors 275 000 soldats indigènes couramment appelés « Tirailleurs sénégalais ».

réengagement à cinq reprises²⁵ et gravit plusieurs échelons de la hiérarchie militaire. Au Niger, sa carrière militaire le conduira dans les régions de Zinder – notamment à Mirriah – et d'Agadez.

Désigné pour servir en Afrique française du Nord, il débarque le 3 mai 1944 à Casablanca au Maroc, après avoir transité par Dakar au Sénégal. C'est au Maroc que, le 21 septembre 1945, il est promu au grade d'adjudant. Il restera dans ce pays jusqu'au 6 mai 1946, date de son embarquement à bord du *Pasteur*, pour le retour au pays. Sous le drapeau français, il aura servi sur plusieurs fronts lors de la deuxième guerre mondiale.

Des années passent. Mahamadou Nomao est appelé à faire valoir ses droits à la retraite. Il est libéré du service actif le 22 janvier 1947 et, en conséquence, rayé des contrôles dès le lendemain. Il est cependant versé dans l'armée des réserves et ce, jusqu'en 1951. Il est alors auréolé du grade d'adjudant, bien qu'il fût analphabète ; cela, en soi, était assez remarquable dans les conditions de l'époque. C'était en effet le grade le plus élevé qu'un indigène pouvait atteindre dans l'armée coloniale. Il faut dire que cela n'était pas usurpé car, comme le certifie l'extrait suivant, la République française lui décerne la médaille militaire :

« Par décret du 5 novembre 1951, rendu sur la proposition du président du Conseil des ministres, du vice-président du Conseil, ministre de la Défense nationale et du Secrétaire d'État à la guerre, vu la déclaration du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, portant que les concessions du présent décret sont faites en conformité des lois, décrets et règlements en vigueur, la médaille militaire est conférée, sans traitement, au titre de la loi du 25 avril 1919, aux militaires n'appartenant pas à l'armée active désignés ci-après : A.-. Réserves. État-major des Forces armées (guerre). Infanterie Mahamadou Nomao, adjudant, classe 1929, recrutement de l'Afrique occidentale française, matricule 6446 ; 21 ans de services, 10 campagnes. »

25. À l'issue des 5 premières années, il rengage pour 4 ans à compter du 22 janvier 1934 ; pour 3 ans le 13 mars 1937 mais à compter du 22 janvier 1938 ; pour 3 ans le 10 décembre 1940 et à compter du 22 janvier 1941 ; pour 1 an le 7 septembre 1943 et à compter du 22 janvier 1944 ; et enfin pour 1 an le 11 octobre 1943 et à compter du 22 janvier 1945. Il ne sera cependant libéré que le 22 janvier 1947.

La médaille militaire ainsi décernée à l'adjudant Mahamadou Nomao — de nos jours encore attribuée — fut instituée le 22 janvier 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III) pour récompenser les militaires ou assimilés, non-officiers. Elle vient se substituer à l'Ordre de la Couronne de fer d'Italie institué par son oncle Napoléon 1^{er}. Elle est appelée « médaille des braves » ou « bijou de la nation ». Cette distinction, pour le moins prestigieuse, a ceci d'original qu'elle honore indifféremment « les soldats — gradés et sous-officiers — aspirants et, à titre exceptionnel, les Généraux ayant commandé en chef devant l'ennemi ». Elle remplace la Légion d'honneur pour les non-officiers. Sa devise est : « valeur et discipline ».

En créant la médaille militaire, Louis Napoléon Bonaparte entendait récompenser les mérites des meilleurs soldats et sous-officiers. Le 22 mars 1852, face au carrousel du Louvre, il s'adresse aux 48 premiers récipiendaires :

« [...] Soldats, combien de fois ai-je regretté de voir des soldats et des sous-officiers rentrer dans leurs foyers sans récompense, quoique, par la durée de leurs services, par des blessures, par des actions dignes d'éloges, ils eussent mérité un témoignage de satisfaction de la patrie ! [...] C'est pour le leur accorder que j'ai institué cette médaille [...]. Le ruban que vous porterez sur la poitrine dira à vos camarades, à vos familles, à vos concitoyens, que celui qui la porte est un brave. »

La médaille militaire compte, parmi ses récipiendaires, les plus grands chefs militaires français, notamment les maréchaux Joffre, Foch, Pétain, Gallieni, Lyautey, Leclerc, de Lattre, Juin, etc., et alliés tels que les Généraux Pershing, Montgomery ; à titre très exceptionnel quelques civils comme le président Roosevelt (honoré à titre posthume), Sir Winston Churchill, Dwight David Eisenhower, Haïlé Sélassié 1^{er} l'ont reçue.

Depuis sa création, la médaille militaire a connu quatre modèles au total : celui du II^e Empire (1852-1870), celui de la III^e République (1870-1940), celui de la IV^e République (1946-1958) et celui de la V^e République (1958 à aujourd'hui). C'est le modèle de la IV^e République que porta le père d'Issoufou Mahamadou. Sous la République, elle vient immédiatement après la Croix de la Libération (en troisième position

par rapport à la légion d'honneur). C'est une médaille dépourvue de grade ; elle est la seule distinction honorifique qui mette sur un pied d'égalité ceux auxquels elle est attribuée, du plus humble au plus prestigieux. Ainsi, le maréchal Canrobert, décorant un caporal-chef, l'illustre sobrement quand il lui dit :

« Et maintenant, tu es autant que moi : nous sommes égaux. »

Il en est ainsi de l'adjudant Mahamadou Nomao.

Depuis 2005, les maisons d'éducation de la légion d'honneur peuvent accueillir en leur sein les filles, petites-filles et arrière-petites-filles de médaillés militaires. Le drapeau des unités peut être décoré de la médaille militaire. Cette décoration collective est rare et, partant, la plus prestigieuse de l'armée française.

La métropole, oublieuse de « ses » enfants

Mahamadou Nomao, né Oumarou Issa, aura donc servi au moins 21 ans durant, dans l'armée française : 21 ans de bons et loyaux services, selon la formule consacrée, 21 ans de sacrifices multiformes, au nom des valeurs universelles de liberté et de paix. Mais la France, la patrie des droits de l'homme, n'a pas su, en toute honnêteté, reconnaître les siens, en termes de gratitude. Pire, vis-à-vis d'eux, elle a souvent excellé dans l'arbitraire et l'injustice.

Le 3 mars 1949, Diori Hamani, alors député africain à l'Assemblée nationale française, observait avec une légitime amertume :

« L'injustice sociale de l'armée coloniale poursuit le tirailleur sénégalais, de la porte de la caserne jusque dans sa retraite, dans son village, après quinze ou vingt ans de loyaux services. »

L'adjudant Mahamadou Nomao, a été le parfait exemple illustrant cette flagrante iniquité. De son vivant déjà, sa pension de base annuelle d'adjudant retraité était de 4 095 francs CFA en 1949, alors que son compagnon d'armes métropolitain, du même grade, avait droit, lui, à 28 750 francs CFA. Le comble est que dix ans plus tard, en 1959, l'État français décida non seulement de « cristalliser » les pensions des

tirailleurs, mais encore de rehausser annuellement celles des Français. Les revendications des députés africains, comme Diori Hamani, n'avaient donc pas eu de juste écho. Ce dernier s'était pourtant ému devant le palais Bourbon :

« Les Africains sont élevés au rang de citoyens avec tous les droits et prérogatives, quand la France est en danger, en cas de guerre ou pendant une catastrophe économique comme la dévaluation monétaire ; mais une fois la tempête apaisée, on nous cherche noise avec des considérations équivoques d'ordre civique ou géographique, mais, en fait, d'ordre racial. Nous pensons, nous élus du Rassemblement démocratique africain, que l'Assemblée nationale s'honorera, aux yeux de la France et du monde, en rajustant les pensions des vieux serviteurs de la France et en réparant l'injustice qui leur est faite. »

Peine perdue.

Après le décès d'Oumarou Issa, ses ayants droit ont finalement perdu le bénéfice de la pension parce que, pour l'essentiel du moins, l'Administration nigérienne n'a pas su les encadrer pour constituer un dossier complet. Tous les dossiers qui avaient été envoyés en France s'étaient relevés incomplets et, comme corollaire, avaient été systématiquement rejetés. Pourtant, Issoufou se souvient qu'en 1966, sa mère s'était même rendue à Niamey, avec lui, pour poursuivre les démarches auprès de la Maison des anciens combattants et victimes de guerre. Leurs efforts demeurèrent vains.

En 1971, Issoufou Mahamadou reçoit du ministère français de la Défense une lettre qui scelle leurs espoirs : par cette simple correspondance, on leur notifiait que leur requête était irrecevable, parce que leur dossier était frappé par la prescription quadriennale selon laquelle « nul ne saurait réclamer à l'État français des droits remontant à plus de quatre ans. » On leur indiquait néanmoins qu'il leur était loisible de s'attacher les services d'un... avocat.

Cette argutie supprimait, sans état d'âme, les droits acquis en 21 ans par Oumarou Issa, lui qui, loin des siens et au péril de sa vie, s'était honorablement investi aux côtés d'autres malheureux tirailleurs pour défendre les couleurs de la France, au nom de toutes ces valeurs universelles tant vantées mais, en la circonstance, banalisées et malmenées.

Ce tirailleur, honoré en France par une médaille de référence, a indubitablement dû se retourner plusieurs fois dans sa tombe lorsque, il y a quelques années de cela, de retour d'un voyage aux États-Unis, son petit-fils, Mamane Sani dit « Abba », s'est vu refuser un simple visa de transit à l'aéroport de Paris.

Cependant, sur la voie d'une certaine réparation, quelques éclaircies semblaient ramener la question des pensions au goût du jour. Le 10 décembre 2001, par exemple, le Conseil d'État avait imposé à l'État français de mettre les anciens combattants étrangers dans leurs droits. La mise en œuvre de cette injonction institutionnelle a eu du mal à se concrétiser. Pourtant, les décideurs sont conscients autant de l'incurie de cette situation que de la nécessité de faire évoluer les choses.

Tout d'abord, le 3 novembre 2008, à l'occasion du 90^e anniversaire de l'Armistice de 1918, devant une bonne quinzaine d'ambassadeurs africains, la ville de Reims en France, qui avait été le tragique théâtre de combats meurtriers pendant la 1^{re} guerre mondiale (1914-1918), tint à rendre hommage à l'illustre « Force noire » qui l'avait si vaillamment défendue. Madame Adeline Hazan, le maire socialiste de Reims, exhuma donc opportunément le souvenir de « ceux qui ont traversé des épreuves inhumaines loin de leurs racines, pour la France » ; puis elle salua leur mémoire avant de mettre la France face à ces vieux démons, en évoquant les « erreurs commises par la France hors de ses frontières, quand elle n'a pas reconnu ses propres symboles : liberté, égalité, fraternité ».

À cette même occasion, Rama Yade, alors secrétaire d'État chargée des Affaires étrangères et des Droits de l'Homme, rappela le sort, pour le moins inique, réservé aux soldats indigènes au sortir de la guerre :

« Beaucoup d'entre eux ont été fusillés à leur retour du front, pour le simple fait d'avoir demandé leur solde, comme leurs homologues blancs ».

Le secrétaire d'État chargé de la Défense et des Anciens Combattants, Jean-Marie Bockel, avait quant à lui, déclaré :

« La France se souvient de ses enfants d'Afrique morts pour la patrie. Souvenons-nous. Soyons fiers. Ayons leur mémoire et leur sacrifice à l'esprit. »

Ensuite, le mardi 13 juillet 2010, devant un parterre de 12 présidents africains présents aux célébrations du 14 juillet en France, Nicolas Sarkozy déclarait :

« C'est pour témoigner de notre reconnaissance indéfectible envers les anciens combattants originaires de vos pays, que nous souhaitons les voir bénéficier désormais des mêmes prestations de retraite que leurs frères d'armes français ».

Cette annonce faisait en réalité suite à l'historique décision du Conseil constitutionnel, qui avait censuré toutes les dispositions législatives qui discriminaient les bénéficiaires français et les étrangers. Cette réaction salubre était alors la réponse à une question prioritaire de constitutionnalité (QPC), elle-même précédée par un avis des Sages qui avaient estimé qu'à propos des pensions des anciens combattants, la différence de traitement, entre les Français et leurs homologues africains, ne contrevenait pas au principe d'égalité.

Cependant, à la réflexion, l'enthousiasme du président français fut loin d'être communicatif. Certes, déjà en novembre 2006, un début de cette « dé cristallisation » a concerné les prestations de feu, c'est-à-dire les pensions militaires d'invalidité et retraite du combattant. Certes, à la faveur de cette nouvelle annonce, dorénavant, environ 30 000 personnes, titulaires de la carte de combattants, peuvent prétendre à la pension militaire de retraite. Mais comment, en ces moments voulus solennels, ne pas penser à ces milliers d'anciens combattants qui, à partir de 1959 – date à laquelle la cristallisation a été décidée –, vécurent, dans leur chair, la « cristallisation » de leur pension et décédèrent par la suite, souvent dans une misère extrême.

Postés en première ligne sur les champs de bataille, chantant à tue-tête leur fameuse chanson « C'est nous les Africains », pendant que les balles ennemies les fauchaient tels des épis mûrs dans un champ de blé, les tirailleurs sénégalais écrivirent, de leur sang... si rouge, l'histoire de la France libre.

Aujourd'hui, pour nous, le principe même de poser le débat de leur droit à la même pension que ceux qu'ils avaient défendus, en payant un tribut humain encore plus lourd que les Français eux-mêmes, nous semble incongru, et moralement inacceptable. Cela revient à les tuer

deux fois. Et ce ne sont pas les mots, quels que soient leur timbre et leur saveur, qui nous réconforteront, nous leurs descendants. Il ne reste plus qu'à espérer que les derniers d'entre eux – combien, d'ailleurs, sont-ils encore ? – puissent bénéficier de la véritable reconnaissance de la France. Dans quelques années, il sera certainement trop tard.

Le cas de l'adjudant Mahamadou Nomao est donc loin d'être un cas isolé. C'est, cependant, un exemple révélateur de la quasi-institutionnalisation de l'injustice dont ont été victimes ceux qui avaient contribué à relever la France qui, alors qu'elle vivait les moments les plus sombres de son histoire, avait déjà un genou à terre.

Le retour au bercail

Désireux de prendre soin de ses parents alors devenus très âgés, Mahamadou Nomao repousse l'offre qui lui est faite de se reconvertir dans le corps de la douane ou de la garde républicaine. Le néo-retraité regagne logiquement le giron familial à Dandadji, où d'énormes charges l'attendaient. Il avait en effet une kyrielle de gens à nourrir, et sa pension de retraite était bien modeste. Il allait longuement en souffrir, notamment pendant la famine de 1954, où tous les regards nécessaires étaient tournés vers lui.

Néanmoins, à ce militaire aguerré par les épreuves devenu cultivateur foncièrement chevronné, cela était loin de faire véritablement peur. Il possédait, en effet, de très vastes champs, appelés localement des *gandous*²⁶, qu'il mettait chaque année en valeur. L'un de ses champs avait d'ailleurs l'heureuse particularité de lui rapporter, invariablement, plus de mille bottes de mil par campagne agricole. C'est justement dans ces immenses champs que, très jeune, Issoufou apprit à cultiver aux côtés de ses autres frères. Sa première expérience en la matière couvrira l'ensemble de son cycle primaire, c'est-à-dire des vacances scolaires de 1958 à celles de 1963. Cela deviendra un quasi-rituel puisque cette activité, liée finalement à son éducation, il la conservera même lorsqu'il allait dans le village de résidence de sa mère, Garin Boka (Tanout), où il cultiva pour la dernière fois en 1973.

26. Dans les sociétés haoussa en général et dans l'Adar en particulier, les *gandous* sont des propriétés foncières communes aux membres d'une même famille. Elles peuvent être, indifféremment, une habitation ou un champs. Dans la dernière hypothèse – comme c'est le cas pour la famille de Mahamadou Nomao – l'exploitation est collective et les biens générés sont communs.

En outre, pendant la périodes des semailles, le vieux Mahamadou Nomao donnait toujours le premier coup de daba puis demandait inmanquablement à son petit Issoufou de semer, en premier, les grains. Ce n'est strictement qu'après cela, qu'il autorisait alors le reste de la famille à enchaîner. Il y tenait absolument car, *Dan Baba*²⁷ était, pour lui et sa maisonnée, un véritable porte-bonheur.

Soucieux de préserver les droits de ses compagnons d'armes, Mahamadou Nomao organise les retraités militaires d'Illéla qui l'éli-sent au poste de président de l'Association des anciens combattants et victimes de guerre du département.

À ce titre, il commandait les défilés à l'occasion des fêtes nationales ou des visites présidentielles.

En 1957, il prend les rênes du pouvoir qu'il exercera pendant six ans. Toutefois, son accession à la chefferie du village ne s'est pas faite de façon aisée. Le « vieux » Oumani Attou, le tout-puissant chef du canton d'Illéla, duquel relevait administrativement Dandadji, se méfiait quelque peu de cet homme qui, pour avoir beaucoup voyagé et côtoyé l'homme blanc, « avait des yeux ». Il s'en ouvrit à son ami et conseiller attitré, Elhadji Baoubaoua, qui rapporta ces appréhensions à Oumarou Issa. Ce dernier lui répondit :

— Baoubaoua, en amitié, tu es, aujourd'hui, ce que j'ai de meilleur. Tu me connais parfaitement et tu connais tout aussi parfaitement mon sens de l'honneur et de la loyauté. Je connais aussi la force des liens qui t'unissent au vénérable chef Oumani. Que puis-je alors entreprendre qui puisse être préjudiciable à notre chef et, par ricochet, à toi ? Je n'en fais pas une fixation, donc je n'ai pas à insister outre mesure. Je souhaite juste apporter ma pierre à l'édifice ; je vous fais confiance pour choisir ce qu'il y a de mieux.

Le chef Oumani, toujours à l'écoute de son ami Baoubaoua, consentit à permettre à Oumarou Issa de postuler, avec le succès qu'on sait. Le petit Issoufou Mahamadou, quant à lui, apprit l'élection de son père de façon tout à fait fortuite :

« J'étais encore enfant et je jouais dans une artère du village lorsque j'entendis un des villageois s'enquérir auprès d'un électeur qui revenait du centre électoral : "Qui a-t-on finalement élu à la tête

27. *Dan Baba* signifie, en haoussa, l'enfant chéri de papa. C'est le surnom très affectueux que Mahamadou Nomao avait donné à son fils Issoufou. Il ne l'appelait que par ce surnom.

du village ?” “C’est le chef de la famille qui vit dans cette maison”, fit-il en désignant notre domicile. Je compris aussitôt que mon père était désormais le chef de Dandadji. »

Entre-temps, Oumarou Issa s’était constitué un cheptel suffisamment imposant pour faire de lui une des personnes les plus fortunées de la localité. C’était un homme d’une largesse légendaire, qui n’hésitait pas à combler de cadeaux ceux qui le côtoyaient. Nombre de personnes, à Dandadji et ses environs, se rappellent que son bétail était devenu une sorte de bien commun, en permanence accessible aux uns et aux autres. Les chameaux, les chevaux et les ânes, on ne peut plus utilitaires dans ces contrées lointaines, étaient une aubaine pour les communautés qui les utilisaient gracieusement et à volonté pour désenclaver leurs localités ou réaliser des travaux ponctuels.

Dans la même veine, le député national Zakari Oumarou rapporte, à travers une brochure encore inédite, l’histoire, lourde de symboles, d’une piste qui relie aujourd’hui encore Birni N’Konni à Dandadji, en traversant plusieurs villages de Folakam, notamment Dabissou, Tallé, Madata, Toullou et Dan Gada. Cette piste avait été baptisée *Hanyar Lichidan*²⁸ par ses riverains, tout d’abord parce que c’était celle que le père d’Issoufou Mahamadou empruntait lorsqu’il venait retirer sa pension de retraite au Cercle de Birni N’Konni, ensuite en raison surtout des bienfaits innombrables qu’il semait sur son passage.

Le courage, voire la témérité, était une autre facette de l’homme. Lors d’une tournée d’Issoufou Mahamadou dans un des villages environnant le village de Guidan Iddar, un des habitants qui avait connu son père, tint à témoigner :

« Comme signe distinctif, “Lichidan” Mahamadou Nomao marquait ses chameaux et ses bovins du chiffre “2”. Un jour, des voleurs vinrent dérober son bétail et celui de quelques infortunés des environs de Dandadji. Armé seulement de son fusil de chasse, il les pourchassa jusqu’au-delà de la frontière du Nigeria qu’ils avaient alors franchie. Après plusieurs jours de traque, il finit par les retrouver ; s’engagea alors une bataille acharnée. Il les dispersa finalement et ramena, sain et sauf, le bétail volé au bercail au grand bonheur des propriétaires ainsi soulagés. »

28. La route de l’adjutant, en haoussa, allusion faite au père d’Issoufou qui avait alors ce grade.